

Besoins et consommation
A propos d'un serpent de mer idéologique
Alain Beitone
Septembre 2017

*« Mon but est de contribuer à empêcher
que l'on puisse dire n'importe quoi
sur le monde social »*

Pierre Bourdieu
Questions de sociologie
Minuit, 1984, p. 18

La notion de « besoin » ne figure pas dans les programmes de SES. Ni en seconde, ni dans le cycle terminal. Tout au contraire, dans le programme de seconde on trouve les concepts de **revenu**, de **pouvoir d'achat**, de **prix**, de **consommation ostentatoire**, d'**effet de distinction** et d'**effet d'imitation**. Ce sont donc des concepts économiques et sociologiques qui sont mobilisés pour rendre compte de la consommation (ce qui est bien la moindre des choses en SES). Il existe cependant un effet de routinisation qui conduit de nombreux manuels scolaires à utiliser cette notion de « besoin » (notamment pour définir la science économique ou dans le cadre de l'analyse de la consommation). Le plus souvent le mot est utilisé sans être explicité, comme s'il allait de soi. Or les économistes (et plus encore les sociologues) ont depuis longtemps souligné que l'importation de termes du vocabulaire courant dans le discours savant était lourde de dangers. Pareto a proposé, sans succès, de remplacer « utilité » par « ophélimité », pour éviter la connotation normative du mot « utilité » (au sens courant il y a des choses utiles et des choses inutiles, alors que pour un économiste tout ce qui est demandé est utile). C'est pourquoi le programme de première insiste sur la **subjectivité des goûts**. Pour faire comprendre cela, Jacques Le Cacheux s'amuse à provoquer ses étudiants de première année en leur disant « ce que vous appelez « musique » moi j'appelle ça du bruit ».

Le mot « besoin » est un terme du langage courant qui véhicule inévitablement des connotations naturalistes et normatives¹. Certains introduisent d'ailleurs une distinction entre ce qui serait « nécessaire », car conforme aux besoins, et ce qui serait « superflu », car allant au-delà des besoins. Au XIXe siècle déjà on stigmatisait les ouvriers qui gaspillaient leur salaire à l'estaminet et qui privaient leurs familles du pain qui, lui, était nécessaire. Cette approche moralisatrice (que l'on pourrait transposer sans peine aujourd'hui, ne relève pas du champ scientifique. Mais on voit bien que si on associe les besoins au nécessaire, ils n'expliquent qu'une toute petite partie des consommations au sein des sociétés actuelles. Samuelson faisait déjà observer que, si on partait des besoins physiologiques, on pouvait les satisfaire à partir d'eau, de légumes secs et d'abats (cette dernière composante serait bien sûr rejetée par les végétariens !). Bien longtemps avant, Marx avait souligné à sa manière la détermination sociale des pratiques de consommation lorsqu'il écrivait que la dentelle était aussi nécessaire à la femme entretenue que la pomme de terre à l'ouvrier.

L'essentiel c'est de respecter la règle durkheimienne : **expliquer le social par le social**. La consommation est une **pratique sociale**, elle s'inscrit dans des interactions sociales, il faut

¹ Il s'agit là d'un problème général sur lequel Bourdieu attirait l'attention il y a bien longtemps : « *Mais la nécessité de recourir à un langage artificiel s'impose peut-être à la sociologie plus fortement qu'à aucune autre science. Pour rompre avec la philosophie sociale qui hante les mots usuels et aussi pour exprimer des choses que le langage ordinaire ne peut exprimer (par exemple tout ce qui se situe dans l'ordre du cela-va-de-soi), le sociologue doit recourir à des mots forgés – et protégés de ce fait, au moins relativement, contre les projections naïves du sens commun* » P. Bourdieu, *Questions de sociologie*, Editions de Minuit, 1984, pp. 38-39.

donc en rendre compte en faisant appel aux sciences sociales et non à une notion aussi floue et mystificatrice que celle de « besoin ».

Il faut donc rompre avec la notion de besoin et ses connotations naturalistes et normatives et raisonner en termes de **pratiques sociales de consommation**. Ces pratiques, comme toutes les autres pratiques (sportives, religieuses, politiques, culturelles, etc.) peuvent être étudiées du point de vue de la **science économique** (on mettra l'accent sur la rationalité du consommateur, sur les prix relatifs, sur le revenu réel), du point de vue de la **sociologie** (on mettra l'accent sur les **normes sociales de consommation**, sur les stratégies de distinction, sur les liens entre l'âge, le genre, la génération, la classe sociale et la consommation). On peut même étudier, à la lumière de la **science politique**, comment se construisent les **problèmes publics** relatifs à la consommation, comment se constituent des **communautés de politiques publiques**, etc. (« manger 5 fruits et légumes par jour », sécurité alimentaire, lutte contre le tabagisme et l'alcoolisme, etc.).

Le préambule du programme du cycle terminal rappelle que : « *La démarche scientifique conduit, dans de nombreux cas, à une rupture avec le sens commun, à une remise en cause des idées reçues* ». Les savoirs scolaires s'inscrivent dans cette perspective démystificatrice. Cela implique une vigilance particulière à l'égard du vocabulaire utilisé. Il y a de fortes chances que la notion de « besoin », quelles que soient les intentions du professeur, soit connotée de façon naturaliste par les élèves. De ce fait, l'utilisation de ce terme fait obstacle à l'acquisition par les élèves d'un rapport instruit au monde social, lequel implique de « dénaturaliser » et de « désessentialiser » la réalité.

Quelques documents pour susciter la réflexion du professeur

Remarque liminaire : Les auteurs cités ci-dessous sont très différents. J.J. Rosa appartient au courant des « nouveaux économistes » des années 1980 qui se réclament de la pensée économique libérale (et notamment autrichienne), J. Baudrillard était un sociologue post-moderne, P. Rosanvallon est un héritier de la gauche chrétienne, professeur d'histoire au Collège de France. Inutile de présenter Marx. Or, sur le sujet qui nous occupe, ils disent tous la même chose !

« Il n'y a pas de « vrais » besoins parce qu'il n'en existe pas de « faux ». Le terme besoin lui-même n'a pas de signification rigoureuse »

J.J. Rosa « *Vrais et faux besoins* » in J.J. Rosa et F. Aftalion, **L'économie retrouvée**, Economica, 1977 (p. 155)

« L'allusion aux sociétés primitives est sans doute périlleuse – il faut pourtant se souvenir qu'originellement la consommation de biens (alimentaires ou somptuaires) ne répond pas à une économie individuelle des besoins, elle est une fonction sociale de prestige et de distribution hiérarchique. Elle ne relève pas d'abord de la nécessité vitale ou du « droit naturel », mais bien d'une contrainte culturelle. En somme, elle est une institution. Il faut que des biens et des objets soient produits et échangés (parfois sous forme de dilapidation violente) pour qu'une hiérarchie sociale soit manifeste. »

J. Baudrillard : « *Fonction signe et logique de classe* » (1969) in J. Baudrillard, **Pour une critique de l'économie politique du signe**, Gallimard, 1972 (p. 8)

« Dès lors que l'on abandonne la simple référence à la survie (et encore peut-elle, elle-même, être considérée comme relative), il n'y a plus de norme « objective » pour fixer un minimum de niveau de vie qui correspondrait à la satisfaction des besoins primaires ou élémentaires.

Le système des besoins se confond avec la dynamique sociale. Le besoin n'existe fondamentalement que comme manifestation d'une situation de division sociale. Il naît du constat d'une différence et du désir de la réduire. La dynamique des besoins est tout entière structurée par la dynamique sociale de l'égalisation et de la différenciation. La notion de besoin n'est ainsi qu'une redondance du concept de rapports sociaux. »

P. Rosanvallon : **La crise de l'États-providence**, Seuil, 1981 (pp. 34-35)

« L'objet n'est pas un objet tout court, mais un objet déterminé, qui doit être consommé d'une manière bien déterminée, imposée par la production elle-même. La faim est la faim, mais la faim qui s'apaise avec de la viande cuite que l'on mange avec un couteau et une fourchette, est autre que la faim qui avale la chair crue avec des mains, des ongles et des dents. Ce n'est pas seulement l'objet de la consommation, c'est aussi le mode de la consommation que le producteur produit objectivement et subjectivement. Donc la production crée le consommateur. »

K. Marx (1857) : **Introduction générale à la critique de l'économie politique**, Marx, Œuvres, tome 1, La Pleiade, 1965, p. 245

« L'accroissement rapide du capital productif entraîne une croissance aussi rapide de la richesse, du luxe, des besoins sociaux. Donc, bien que les plaisirs de l'ouvrier soient accrus, la satisfaction sociale a diminué comparativement au stade de développement de la société en général. Nos plaisirs et nos besoins ont leur source dans la société, nous ne les mesurons pas aux objets de notre satisfaction. »

K. Marx (1847/1849) : **Travail salarié et capital**, Editions sociales (p. 32)

« Les besoins naturels, tels que nourriture, vêtements, chauffage, habitation, etc., diffèrent suivant le climat et autres particularités physiques d'un pays. D'un autre côté le nombre même de soi-disant besoins naturels, aussi bien que le mode de les satisfaire, est un produit historique, et dépend aussi, en grande partie, du degré de civilisation atteint. Les origines de la classe salariée dans chaque pays, le milieu historique où elle s'est formée, continuent longtemps à exercer la plus grande influence sur les habitudes, les exigences et par contre-coup les besoins qu'elle apporte dans la vie. La force de travail renferme donc, au point de vue de la valeur, un élément moral et historique ; ce qui la distingue des autres marchandises. Mais pour un pays et une époque donnés, la mesure nécessaire des moyens de subsistance est aussi donnée. »

K. Marx (1867) : **Le Capital**, Livre I, section II., Editions sociales (p. 173)

Quelques références bibliographiques destinées au professeur

Baudelot Ch. et Establet R. : **Maurice Halbwachs : consommation et société**, PUF, Coll. Philosophies, 1994

Une lecture des travaux d'Halbwachs sur la détermination sociale de la consommation.

Baudrillard J. : **La société de consommation** (1970), Gallimard, Coll. Folio, 1986

Un classique de la sociologie critique de la consommation. L'auteur a une vision clairement démystificatrice, il nous met en garde contre le sens commun (par exemple les conceptions naturalistes des « besoins »). Utile pour le professeur. L'idée de « fonction-signe » des objets peut être présentée aux élèves à partir d'exemples tirés de leur vie

quotidienne. En classe de seconde on trouve les notions suivantes : « effet de distinction » et « effet d'imitation ».

Bourdieu P. : **La distinction**, Editions de Minuit, 1979

Les données statistiques sont anciennes, mais l'analyse de la consommation comme facteur de distinction sociale conserve toute son actualité. Certains exemples (manières de table selon le milieu social par exemple) peuvent être utilisés avec les élèves. Le concept « effet de distinction » qui figure dans le programme de seconde s'inspire directement de Bourdieu.

Goblot E. : **La barrière et le niveau** (1925), PUF, Coll. Le lien social, 2010

Un autre grand classique qui préfigure les analyses de Bourdieu sur la distinction. De nombreux exemples (relatifs aux vêtements en particulier) peuvent être utilisés avec les élèves. La réédition de ce livre épuisé depuis longtemps, dans la collection dirigée par Serge Paugam et avec une importante préface de Bernard Lahire, souligne l'importance de ce livre.

Lahire B. : **La culture des individus**, La Découverte, 2004 (réédition au format de poche en 2006)

L'introduction du concept de « distinction de soi » permet d'approfondir l'idée d'effet de distinction. Nombreux exemples qui relèvent des pratiques culturelles, lesquelles sont souvent liées à des pratiques de consommation.

Herpin N. et Verger D. : **La consommation des français**, La découverte, Coll. Grands Repères, 2008

Un ouvrage très utile pour la documentation du professeur et dont on peut extraire des documents destinés aux élèves. Il comporte de nombreuses données statistiques et une mise au point sur la loi d'Engel.

Herpin N. : **Sociologie de la consommation**, La découverte, Coll. Repères, 2004

Veblen Th. : **Théorie de la classe de loisir** (1899), Gallimard, Coll. Tel, 1978

Ce livre introduit notamment le concept central de « consommation ostentatoire » (qui est au programme de seconde). C'est l'évolution du contexte social (l'urbanisation en particulier) qui permet de comprendre la dynamique de la consommation.

Chabault V. : **Sociologie de la consommation**, Dunod, 2017

Ce livre est écrit par un spécialiste du management et du marketing. Il insiste sur le fait que la consommation est une pratique sociale.

CREDOC : Le CREDOC publie une lettre mensuelle d'information intitulée « Consommation et modes de vie » qui permet d'aborder de nombreux domaines des pratiques de consommation. C'est une mine d'exemples, de tableaux, de graphiques.

<http://www.credoc.fr/publications/publications.php?type=4p&navig=1>